

CULTURE ET VIOLENCE CHEZ MARTIN HEIDEGGER

KOUAKOU ANTOINE

Maître-Assistant
au Département de Philosophie
Université de Bouaké (Côte d'Ivoire)

RESUME

Devant la violence orchestrée par la techno-science moderne à travers le processus culturel, Martin Heidegger, en tant que messenger de l'Être, tire sur la sonnette d'alarme en invitant l'homme à plus de sérénité et de responsabilité. Aussi, lui enjoint-il de revenir à l'essentiel, à savoir, la pensée méditante qui est celle de l'Être en tant qu'Être.

Mots-clés : Culture, Être, Homme, Pensée, Salut, Techno-science, Violence.

ABSTRACT

Face to violence orchestrated by modern technoscience through cultural process, Martin Heidegger, as messenger of being, alerts man by inviting him to more serenity and responsibility. So, he invites him to come back to the essential, that means, contemplating thought which is the one of the being as being.

Key words : Culture, Being, Man, Thought, Salvation, Technoscience, Violence.

INTRODUCTION

L'être-au-monde (In-der-Welt-Sein) implique le souci de l'épanouissement. Et, en tant que tel, l'homme ne peut que se préoccuper des voies et moyens qui pourraient le placer, ici-bas, dans une situation bienheureuse. C'est la raison pour laquelle le «*Dasein*» édifie des processus culturels parmi lesquels la science et la technique tiennent une place de choix. Seulement, la «*techno-science*» régnante n'est pas sans danger dans le processus de réalisation des hommes. En effet, par rapport au tumulte qui s'organise sur la surface du globe, et ce, à partir de l'arraisonement de la nature avec ses effets pervers, et la violence générale occasionnée par les guerres ou conflits armés, l'humanité toute entière demeure en péril, en danger de mort. Comment comprendre alors, et même élucider, ce phénomène de la violence perpétrée par le processus culturel du «*Dasein*», à la lumière de la philosophie de Martin Heidegger ? Et s'il est donné de constater que le processus culturel a des conséquences souvent fâcheuses, l'espoir serait-il perdu à jamais, au regard de l'aspiration humaine au bonheur ? En d'autres termes, n'y aurait-il pas un domaine, (en tant que lieu d'assise), à partir duquel l'on pourrait juguler cette violence technique pour que demeure l'espoir ?

I- LA TECHNO-SCIENCE COMME LEVIER DE LA CONQUETE DU MONDE

La science et la technique comme deux domaines du savoir en général, doivent s'entendre comme les piliers de la «*Civilisation Moderne*». En tant que telles, elles entrent dans le processus culturel de toute société. Cette «*techno-science*» a connu son essor depuis le dix-septième (17^{ème}) siècle, communément appelé les «*Temps modernes*» ou la «*modernité*». Cette époque a vu la rupture iconoclaste de l'homme avec la nature. Heidegger attire, d'ailleurs, notre attention sur cet état de fait : «*Ce rapport foncièrement technique autour du monde est apparu pour la première fois au XVII^{ème} siècle ...*»¹.

A entendre Heidegger, on saisit aisément que l'époque qui inaugure la rupture épistémologique de l'homme avec l'univers et qui affecte sa relation naguère intime, secrète et contemplative avec la nature, est loin d'être l'apanage de l'«*Age atomique*» ou même de l'époque contemporaine. Elle date bien plutôt du 17^{ème} siècle. Il faut ainsi savoir

que ce changement de la *«Weltanschauung»* de l'homme qui s'est amorcée depuis l'époque dite les *«Temps modernes»*, continue et même s'est accentué à l'heure actuelle ; ce qui veut dire, l'époque contemporaine ou l'ère des technologies de l'information et de la communication. Mais comment une telle scission est-elle advenue ? Autrement dit, comment comprendre que, de la phase contemplative ou harmonieuse vis-à-vis de la nature, l'homme en vient à se poser, par la suite, dans un rapport d'op-position avec elle ?

Écoutons à ce niveau Heidegger qui répond clairement à une telle interrogation : *«C'est l'inconditionnel du pur vouloir au sens de l'auto-imposition délibérée en tout et contre tout. (...) C'est cette opinion qui veut se faire accroire à elle-même et selon laquelle il suffit de délier, de transformer, d'accumuler et de diriger pacifiquement les énergies naturelles pour que l'homme rende la condition humaine supportable pour tous et, d'une manière générale, «heureuse»². Tout semble clair ; c'est en effet poussé par une sorte de volonté, la «volonté de puissance» exigeant de toutes choses qu'elles rendent raison de leur existence, que l'homme s'est mis à torturer la sublime et harmonieuse nature. Aussi et surtout, faut-il ajouter qu'aveuglé par cette folle envie de parfaire, d'améliorer la condition humaine, l'homme va donc se lancer dans cette course effrénée de transformation totale de toutes choses ou du cosmos. Dans cette optique, il tombe inéluctablement dans une politique de l'avoir rimant avec l'accumulation. De tout cela, «il en résulte une position entièrement nouvelle de l'homme dans le monde et par rapport au monde. Le monde apparaît maintenant comme un objet sur lequel la pensée calculante dirige ses attaques, et à ces attaques, plus rien ne doit pouvoir résister. La nature devient un unique réservoir géant, une source d'énergie pour la technique et l'industrie moderne»³. En clair, l'essor de la «*techno-science*» a radicalement changé le rapport de l'homme avec la nature. Tout s'initie, depuis lors, sous le rapport numérique, rapport calculateur destiné à des fins pratiques ou utilitaires. Ainsi, avec la science et la technique, précisément leur essor, plus rien n'a de valeur sinon le concret, l'utile, tant il est évident que la «*techno-science*» n'a qu'une seule fin : transformer toute chose en moyen. Encore que le sujet humain a nécessairement besoin de ces moyens, expression pure et simple de l'humanisation de la nature. Cette nature conquise, maîtrisée ou dominée, donne à l'homme de se sentir chez- soi. Et le «*chez- soi*» de l'homme, cette situation nouvelle qui lui offre le bonheur ou la joie de vivre, l'installe vite dans une assurance démesurée, dans une quiétude*

un peu bêtifiante comme si, pour lui, tout était gagné !

Mais ce gain ou pour mieux l'exprimer, cet «Avoir», ne manque pas de mettre en danger l'objectivation renouvelée et plus accrue du réel. En conséquence, c'est la pensée qui perd du terrain, c'est l'esprit qui s'avilit. D'où la logique de ces expressions heideggériennes fortes : «*La grégarisation de l'homme*»⁴ ; «*indifférence envers la pensée méditante, c'est-à-dire (...) une totale absence de pensée*»⁵. Que traduisent ces expressions, sinon l'oubli de la Pensée qui implique la crise de la culture!

II- L'OUBLI DE LA PENSÉE ET LA CRISE SOCIO-CULTURELLE

Comment parler de l'oubli de la Pensée sans désigner l'homme ? Bien plus, comment évoquer la crise de la culture sans interroger l'homme, sinon, sans qu'il soit, un peu comme mis en accusation, interpellé ? Il faut ainsi le dire, dans cette conquête de la nature, le sujet humain se dévalorise ; car s'il apparaît évident que «*la science est aujourd'hui, dans toutes ses branches, une affaire technique et pratique d'acquisition et de transmission de connaissances ; elle ne peut nullement, en tant que science, produire un réveil de l'esprit. Elle a même besoin d'un tel réveil.*»⁶

Cette affirmation de Heidegger est de poids. Par elle, en effet, celui-ci montre et montre bien que la science, dans ces différentes régionalités, a perdu (de nos jours) de sa valeur authentique : la science en tant que savoir qui a sa fin en lui-même. C'est ici le lieu de rappeler cette insigne remarque : «*Avoir de simples connaissances, fussent-elles très étendues, ne constitue pas un savoir ... Même lorsque ces connaissances sont ramassées en un plan d'études et par des examens..., elles ne constituent pas un savoir.*»⁷ Il faut en retenir que si de nos jours, les sciences [physiques - humaines - exactes, etc.] en général sont ramassées, ce qui veut dire enregistrées en des savoirs formulables ou mis en formules (pour être étudiés) ; si elles sont orientées vers des choses purement pratiques, alors, il est de cette triste évidence qu'elles ne constituent pas un savoir. Qu'est-ce donc que le savoir ? En réponse à cette question, Heidegger, de façon tout à fait simple, nous en donne la connotation intrinsèque : «*Savoir en effet signifie : pouvoir apprendre.*»⁸ Cela signifie que, peut être taxé de savoir, ce qui s'inscrit dans le mouvement incessant d'apprendre, de recherches. Un tel mouvement ne se ferme pas sur lui-même ; il est et demeure

ouvert, infini. On comprend ainsi que dans la mesure où le savant possède le savoir, du moins son objet, il annihile la nature réelle de la connaissance. Car souvent, loin d'être motivé à la recherche, à de nouvelles recherches, les hommes de sciences se complaisent dans tel ou tel savoir et finissent par tomber dans la platitude.

En ce sens, l'orientation actuelle des sciences ne peut être que déroutante : la modification du rapport de l'homme avec la nature ainsi que ses dérivées ci-dessus mises en évidence, en sont une preuve. Au su et au vu de cela, la question fondamentale qui se pose est la suivante : quelle est la situation actuelle de l'homme ? La réponse qu'en donne Heidegger est claire et précise : *«L'humanité sur cette terre se trouve dans une situation dangereuse. Pourquoi ? Est-ce pour la seule raison qu'une troisième guerre mondiale peut éclater brusquement et entraînerait la destruction complète de l'humanité et la ruine de la terre ?»*⁹ Le genre humain court donc un danger ; ce qui veut dire que l'homme se situe dans une situation périlleuse qui nécessite l'alerte. Et l'une des raisons de la menace humaine est liée à la possibilité d'une troisième guerre mondiale. L'essor sans pareil des techno-sciences, depuis les Temps modernes en passant par le siècle dernier jusqu'à aujourd'hui, en constitue le signe avant coureur. A quoi, en effet, pourraient servir les produits de la science, spécifiquement les armes de destruction massive, si ce n'est que de dresser l'homme contre l'homme, c'est-à-dire engendrer l'auto-destruction de l'humanité. D'ailleurs, les nations militairement puissantes ne cherchent-elles pas des occasions de guerre aux seules fins d'expérimenter leurs armes et manifester leur super puissance ! Dès lors, il apparaît évident que la violence est consubstantielle au déploiement scientifico-culturel.

En outre, il apparaît que pour le philosophe de Fribourg, la *«situation dangereuse»* que traverse toute l'humanité, et qui mérite l'alerte, ne saurait se justifier par le seul risque d'une troisième guerre que pourrait causer la bombe atomique, caractéristique de l'*«âge atomique»*. On pourrait bien craindre ce fait là, certes ! Mais le grand danger viendrait d'ailleurs. Heidegger peut alors indiquer ce qui suit : *«Ce n'est pas la bombe atomique dont on discours tant, qui est mortelle, en tant que machine toute spéciale de mort ...»*¹⁰. En effet, l'humanité se rappelle la catastrophe occasionnée par la bombe atomique lancée sur Hiroshima et qui continue jusqu'à ce jour de faire maints ravages. Ainsi, l'époque actuelle, marquée par la course aux armements, les essais nucléaires,

peut bien être à craindre.

Seulement, cela constitue un moindre danger. Alors question : où réside ce grand danger qui nous menace ? A ce questionner, il convient de saisir ceci : *«Ce qui depuis longtemps déjà menace l'homme de mort, et non pas d'une mort quelconque, mais de celle de son essence humaine, (...) c'est cette opinion qui veut se faire accroire à elle-même, et selon laquelle il suffit de délier, de transformer, d'accumuler (...) pour que l'homme rende la condition humaine supportable pour tous et, d'une manière générale «heureuse».* ¹¹ Ce passage, qui souligne la rupture de l'homme, dans sa relation harmonieuse, avec la nature, révèle bien la situation nouvelle de ce dernier. En réalité, dans son regard de conquérant, l'homme tombe inéluctablement dans un dépérissement ontologique : de fond en comble, il devient un simple automate, un individu déterminé par *«l'Avoir»*.

En effet, comment ne pas caractériser cette situation de *«périlleuse»* quand on sait que l'homme, dans l'univers technoscientifique, n'est plus un homme, mieux un sujet subsistant de soi, mais plutôt un objet, une simple chose. Comment ne pas voir en cette situation, le grand danger de l'humanité, tant il est évident que devant cette chosification ou réification de l'homme, c'est bien l'essentiel qui est mis dans l'oubli : l'Esprit, la Pensée ou l'Être, négligé au profit du corps, de la matière ou de l'avoir. Car comme tel, il s'opère une criarde *«indifférence envers la pensée. Et alors ? Alors l'homme aurait nié et rejeté ce qu'il possède de plus propre, à savoir qu'il est un être pensant.»*¹²

Considérant que l'animal doué de raison est dans l'élément de son être ou conserve sa dignité d'être lorsqu'il accorde toute la prééminence à la pensée, celui-ci vient, par une telle indifférence envers la pensée, à compromettre, voire à perdre sa dignité. Que vaut en effet un homme sans dignité ? Ou, ce qui revient au même, à quoi renvoie une existence humaine en marge de la pensée ? Sans nul doute qu'une telle situation fait plonger l'homme dans ce que Heidegger appelle *«l'existence inauthentique»*, c'est-à-dire une existence simplement banale, dénuée de profondeur, car sans souci, aucun, de l'essentiel qui se trouve rejeté, oublié.

Il faut le dire, le souci heideggérien réside en cela : ne pas voir l'homme basculer dans une telle *«existence inauthentique»*. L'oubli de cette essence humaine, de ce point de vue, constitue un réel danger

de mort pour l'homme. Comment, enfin, ne pas y voir un danger, dans un espace d'existence où les dieux n'ont plus de site, à cause, bien sûr, de la folie conquérante de la «techno-science» qui n'adore ni ne respecte rien ! De cette fuite des divinités, n'est-ce pas l'esseulement de l'homme qui s'ensuit, et, bien plus, sa misère spirituelle ? Aussi, d'ailleurs, la crise de l'habiter à travers la pollution de la nature, la dégradation de l'environnement, l'émiettement de l'espace vital, sont-ce là des faits qui attestent de l'aliénation de l'homme. De ce point de vue, en ne subsistant pas dans le «*Quadripart*»¹³, l'effectivité d'une vie bienheureuse apparaît illusoire.

C'est donc, en définitive, l'esprit de conquête habitant la «*techno-science*» des civilisations modernes et contemporaines qui cause le péril (*das Gestell*) de l'humanité. Car «*L'Esprit ainsi entendu déploie son être selon la (...) puissance (...) de la destruction...La destruction provient de l'effrénement qui se consume en sa propre subversion, se faisant ainsi entreprise de malfaisance. Le mal est toujours provenant d'un Esprit.*»¹⁴ Cela signifie que le danger est essentiellement spirituel. La violence à laquelle est confrontée l'homme, bien que matérielle (le plus souvent), est, en réalité, de nature immatérielle.

Devant la réalité du mal, (ou de la violence), consubstantiel (le) aux civilisations, c'est-à-dire aussi aux différents processus culturels, que faut-il faire ? Si les civilisations modernes traversent ces «*crises*», elles ont à tout mettre en œuvre pour juguler les violences ou amoindrir (anéantir) le mal, afin que surgisse l'espoir comme ce qui donne lieu à la possibilité du plein accomplissement. En cela seulement, elles recouvreraient leur sens véritable (au sens où Heidegger entend la civilisation) : «*La civilisation, c'est alors la réalisation des valeurs suprêmes par la culture des suprêmes biens de l'homme. Il appartient à la nature de la civilisation en tant que culture, de se cultiver elle-même à son tour et de devenir une politique de problèmes culturels.*»¹⁵ A ce niveau, se dessine la possibilité de sauver l'homme.

III- FONDEMENT DU SALUT HUMAIN DANS LE PROCESSUS CULTUREL

Chercher à sauver l'homme, c'est-à-dire à le mettre hors du danger ou du péril, c'est bien là une œuvre humaine noble, digne d'intérêt. C'est tout comme chercher à promouvoir le mieux-être ou le bonheur de l'homme. Le «*Bonheur*», quelle valeur suprême et donc d'envergure culturelle !

Entreprendre de «maîtriser» la violence de la «techno-science» demeure une œuvre humaine de taille . Dès lors, *«nous nous demandons si la réussite d'une œuvre de qualité ne requiert pas l'enracinement dans un sol natal.»*¹⁶ En clair, n'y a-t-il pas nécessité, pour voir scintiller cette «lueur» au cœur du «brouillard», de prendre appui sur un domaine précis ? Assurément ! Pour déterminer ainsi le site où pourrait se fonder l'heureuse destinée de l'homme aux prises avec la violence technique, écoutons Heidegger à travers son tout premier écrit : *«Si seulement notre époque de culture purement superficielle, éprise de changements rapides, pouvait envisager l'avenir en tournant son regard davantage vers le passé ! Cette rage d'innover, qui renverse les fondements, cette folle négligence du contenu spirituel profond de la vie et de l'art, cette conception moderne de la vie tournée vers la succession rapide des plaisirs de l'instant, (...) autant d'indices qui témoignent d'une décadence, d'un triste reniement de la santé et du caractère transcendant de la vie.»*¹⁷

Le cri heideggérien, cri de détresse vis-à-vis du «*Gestell*» (le péril) que constitue la «techno-science», est tout aussi bien une interpellation. Le philosophe de la «forêt noire» invite l'homme à entreprendre ce qu'il convient d'appeler le *pas- en- arrière (der Schritt-Zurück)*. Ce «Pas» considérable, car salutaire, ramène l'homme au passé, à ce passé qui ouvre l'homme à la nature dans un rapport harmonieux. Il s'agit, principalement, de rompre avec le projet cartésien de la domination inconditionnée de la nature en tant qu'ensemble de pragmata. En somme, la folie conquérante de l'homme moderne doit faire place à l'étreinte amoureuse de la nature comme pour lui dire : je suis avec toi ou je reviens à toi. Ce retour à la nature, c'est-à-dire à la *Φύσις* grecque, est l'expression du dévoilement qui nous réconcilie à l'Être. Ainsi donc, si pour Heidegger *«le dévoilement qui régit la technique moderne est une pro-vocation (Herausfordern) par laquelle la nature est mise en demeure de livrer une énergie qui puisse comme telle être extraite (herausgefordert) et accumulée»*¹⁸, la commémoration du Passé est apte à fonder le salut. Comment peut-il en être autrement, tant il est clair que dans cet Agir, un Bâtir advient ! Autrement dit, comme par une prise de conscience du danger qui le guète, la crise de son habitation, l'homme s'engage à restaurer son espace en reconsidérant les choses avec mesure : la nature, la techno-science, sont dorénavant appréhendées sous un nouveau regard.

A ce niveau, il nous faut interroger en direction de deux concepts

fondamentaux chez Heidegger : la *Gelassenheit* et le *Quadriparti*. Avant que de les déployer, il faut d'emblée affirmer que l'un, le «*Quadriparti*», est la conséquence de l'autre, la «*Gelassenheit*». En effet, devant l'arrondissement que constitue la «*techno-science*», ce qui ne va d'ailleurs pas sans la perversion de l'homme, le philosophe de Fribourg invite l'homme à la Sérénité, attitude de «*ni chaud ni froid*» vis-à-vis des objets scientifiques. Cela même qu'il traduit par «*l'égalité d'âme*» établit la dimension de mesure par laquelle le Dasein peut se tenir dans un rapport libre à la technique : «*Le rapport est libre quand il ouvre notre être (Dasein) à l'essence (Wesen) de la technique.*»¹⁹ La visée immédiate qui est ici en jeu est la liberté, mieux la libération de l'homme qui est pris dans une dépendance presque insurmontable. Par ailleurs, cet affranchissement ne sera total que lorsqu'une véritable considération est accordée à la Divinité. Il en va ainsi dans la mesure où la fuite des dieux, caractéristique des Temps modernes, enjoint à l'être humain, soucieux de s'accorder à la Nature, de se rapporter au Divin. C'est bien cela, le demeurer-dans-le *Quadriparti* unissant le Ciel et la Terre, les Divins et les Mortels. Par ricochet, ce qui veut dire, dans le séjournerment en ce lieu, il est loisible d'avancer ceci : «*Plein de mérites, mais en poète, l'homme habite sur cette terre.*»²⁰ L'habiter poétique de l'homme qui lui donne la mesure de son être-au-monde, est, à bien voir les choses, inséparable du Penser ! Cela témoigne du fait que la crise qui menace traduit en son fond, une absence réelle de pensée. C'est tout le sens caché en ce questionner fondamental heideggérien, à savoir «*que veut dire penser ?*» Avec Heidegger, étant entendu que «*la pensée (...) se laisse revendiquer par l'Être... Penser est l'engagement par l'Être pour l'Être*»²¹, il faut en déduire que la civilisation technoscientifique, articulée de part en part par une pensée de type calculante, n'accorde pas de la valeur à la pensée méditante en tant que pensée fondamentale. En somme, il convient de le dire sans ambages, la science ne pense pas. C'est cette situation qui traduit explicitement la crise de la culture.

En conséquence, au-delà de la prééminence à accorder à la pensée de fond devant ramener l'homme à son essence oubliée, l'excellence revient aussi à la culture véritable. Il ne s'agit point de cette culture moderne plongée dans les superficialités, pure expression d'un délabrement spirituel sans précédent, mais de celle qui redonne à l'homme sa dimension de créature la plus noble. Cela détermine la dimension de mesure de son habiter. Il va sans dire que toutes les formes de perversion de l'homme, dans le vaste champ de l'Art, doivent être surmontées à

travers l'institution d'une véritable politique culturelle. Ainsi, autant la situation présente exige un éveil de la pensée, autant l'éveil de critiques littéraires et artistiques demeure une nécessité. Si, aujourd'hui, la Musique n'élève ni n'adoucit les mœurs, mais déprave ; si la Mode ne réjouit plus, mais répugne, «*il appartient à la nature de la (...) culture, de se cultiver elle-même à son tour et de devenir une politique des problèmes culturels.*»²² Devant donc la grande misère de l'homme, la politique culturelle dans un élan d'autocritique, doit appréhender les problèmes de l'heure aux seules fins de les résoudre et libérer l'humanité.

CONCLUSION

Alors, devant le triste tableau de violence occasionnée par la «*technoscience*» moderne et qui semble consumer, comme un feu, toute l'humanité, le «*Dasein*» pourrait être sain et sauf dans l'Avenir, seulement si celui-ci considère à nouveau les valeurs du passé, aujourd'hui négligées, en tant que «*terre natale*». Dans ce «sol natal», patrie-mère, demeure la terre promise pour la conquête de l'essence humaine. Car somme toute, faut-il le mentionner, «*qu'il nous plaise ou non d'en convenir, nous sommes des plantes qui, s'appuyant sur leurs racines, doivent sortir de terre, pour pouvoir fleurir dans l'Ether et y porter des fruits.*»²³

A cet effet, ne se présente-t-il pas l'urgence, que l'humanité «*post-moderne*» se mette à reconsidérer la science fondamentale, la philosophie première et de premier rang, aujourd'hui congédiée au profit de philosophies supposées concrètes, mais qui ne sont que les avatars d'une pauvreté spirituelle, caractéristique de l'époque contemporaine ?

NOTES DE BAS DE PAGE

- 1- Heidegger (M.), «Sérénité» in *Questions III*, Paris, Gallimard, 1966, p. 141.
- 2- Heidegger (M.), «Pourquoi des poètes ?» in *Chemins qui ne mènent nulle part*, Paris, Gallimard, 1962, p. 240.
- 3- *Idem*, *Questions III*, Paris, Gallimard, 1966, p. 141.
- 4- Heidegger (M.), *Introduction à la métaphysique*, Paris, Gallimard, 1967, p. 49.
- 5- *Idem*, *Questions III*, Paris, Gallimard, 1966, p. 147.
- 6- *Idem*, *Introduction à la métaphysique*, p. 60.
- 7- *Op. cit.*, p. 33.
- 8- *Ibid.*

- 9- *Idem*, *Questions III*, p. 147.
- 10- Heidegger (M.), *Chemins qui ne mènent nulle part*, Paris, Gallimard, 1962, p. 240.
- 11- *Op. cit.*, *Ibid.*
- 12- *Idem*, *Questions III*, p. 147.
- 13- Quadriparti est la désignation heideggérienne d'un lieu unissant le ciel et la terre, les divins et les mortels.
- 14- Heidegger (M.), *Acheminement vers la parole*, Paris, Gallimard, 1976, p. 63.
- 15- Heidegger (M.), *Chemins qui ne mènent nulle part*, p. 70.
- 16- *Idem*, *Questions III*, p. 138.
- 17- *Idem*, «Abrahama Sancta Clara», cité par Victor Farias, in *Heidegger et le nazisme*, Paris, Lagrasse, 1987, pp. 48-49.
- 18- *Idem*, «La question de la technique» in *Essais et Conférences*, Paris, Gallimard, 1958, p. 20.
- 19- *Op. cit.*, p. 9.
- 20- *Op. cit.*, p. 228.
- 21- *Idem*, *Questions III*, Paris, Gallimard, 1966, p. 68.
- 22- *Idem*, *Chemins qui ne mènent nulle part*, p. 70.
- 23- Heidegger (M.), *Questions III*, p. 138.

BIBLIOGRAPHIE

Farias (V.), *Heidegger et le nazisme*, Paris, Lagrasse, 1987.